érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« L'usure du temps »

Ouvrages recensés :

Naïn Kattan, *La distraction*, Montréal, Hurtubise HMH, 1994, 168 p., 19,95 $.
Pierre Desrochers, *Les années inventées*, Ottawa, Pierre Tisseyre, 1994, 184 p., 16,95 $.
Jean Marcoux, *L'homme qui souriait en dormant*, Montréal, Les Quinze éditeur, 1994, 128 p., 15,95 $.

par François Belleau

Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 78, 1995, p. 34.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/38545ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:40

Naïm Kattan, *La distraction*, Montréal, Hurtubise HMH, 1994, 168 p., 19,95 $.
Pierre Desrochers, *Les années inventées*, Ottawa, Pierre Tisseyre, 1994, 184 p., 16,95 $.
Jean Marcoux, *L'homme qui souriait en dormant*, Montréal, Les Quinze éditeur, 1994, 128 p., 15,95 $.

L'usure du temps

C'est le propre de l'écriture que de faire appel aux ressources de la mémoire. Sans doute peut-on voir là une volonté plus ou moins illusoire de conférer aux faits banals d'un quotidien révolu la valeur de mythe.

NOUVELLE
François Belleau

C'EST NOTAMMENT CE QUI TRANSPARAÎT dans *La distraction*, le dernier livre de Naïm Kattan, écrivain dont on connaît la production abondante (une vingtaine de titres divisés en essais, romans et recueils de nouvelles).

Installé au Québec depuis une quarantaine d'années et retraité depuis peu du Service des lettres et de l'édition du Conseil des Arts du Canada, Kattan est né en Irak. Dans plusieurs de ses livres — dont *Farida*, publié en 1991 chez Hurtubise HMH — Kattan fait appel à sa culture d'origine ; celle-ci constitue le moteur principal de *La distraction*.

Ainsi, la nouvelle qui donne son titre au recueil met en scène un couple d'immigrants israéliens échoué à Toronto. À force de travail, Izzy, le mari, finit par monter une affaire florissante et joue au Don Juan avec ses vendeuses. À ses enfants, aujourd'hui retournés au Moyen-Orient, et dont les lettres semblent «provenir d'un monde lointain, oublié», il n'a jamais su dire qu'une chose : «Combien ?» Il se veut sans passé, sans mémoire, sans racines, maître d'une vie qui «commence à Toronto, recommence chaque jour». Izzy est un exemple parfait de déculturation et pour lui il n'y a pas de remède.

Les personnages de Kattan sont des errants, des saltimbanques partisans du métissage culturel. On les croise à la Martinique, à Montréal, Toronto, Tel-Aviv ou Marrakech. Nomades mais humains — débordants d'une humanité maladroite et douloureuse —, ils cherchent l'amour, et tombent aussi, parfois, sur l'amitié, comme ce sera le cas pour ce Juif et ce Palestinien qui, dans «Une même route», font connaissance au Maroc. Pour traquer ces moments, en même temps banals et exceptionnels que constituent la rencontre et la découverte de l'autre, Kattan use tour à tour de la cruauté et de la nostalgie. «Autopsie de quelques liaisons» est un sous-titre qui conviendrait bien à ce recueil.

Dans la vie quotidienne s'insinuent imperceptiblement des failles, des malaises, des simulacres et des incompréhensions ; l'écrivain, impitoyable, les débusque et les expose. Les sentiments se décomposent : on brûlait, on ne brûle plus, c'est l'ordre des choses. Entomologiste des sentiments, pourrait-on dire de Naïm Kattan. Mais *La distraction* révèle que l'écrivain est également porté par un projet plus vaste, qui semble faire de l'exil la condition fondamentale de l'homme moderne.

De gentilles historiettes

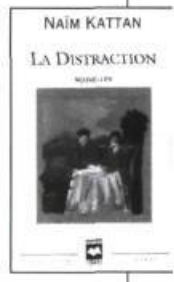
Il y a chez Kattan une gravité, une mélancolie qu'on cherchera vainement chez Pierre Desrochers et Jean Marcoux. *Les années inventées* est le quatrième titre que signe Desrochers. Toutes les nouvelles ont comme cadre le Sault-au-Récollet, ce quartier montréalais aujourd'hui disparu qui était situé aux abords du boulevard Henri-Bourassa.

Desrochers est lui-même «un enfant du Sault», et les huit histoires de ce recueil qui traverse le siècle ressuscitent des légendes locales, des souvenirs personnels mâtinés de fiction, des croyances enfantines, des potins plus ou moins avérés... Le cadre géographique a beau être unique, il en résulte un recueil au ton hybride, plus ou moins réussi. Ainsi, «Le fou du village», un récit — le premier qui nous est proposé par l'auteur — qui se situe il y a cent ans et met en scène le notaire Charles Péculat Poliquin (jeu de mots plutôt facile pour parler d'un «homme de calcul»), ressemble à ces contes naïfs, à ces contes du terroir qu'on a pu retrouver dans maints ouvrages à saveur folklorique. Il y aura en fait beaucoup de folie, et de vieillards étranges, et de grandes amours empêchées par la morale...

C'est le Sault-au-Récollet, mais ces thèmes renvoient au fond aux imageries du Québec traditionnel. Du lot se détache une histoire plus touchante, plus signifiante : l'auteur donne alors l'impression d'avoir rejoint une émotion à jamais mémorisée, à jamais inscrite, et soumise au travail de l'écriture. On eût aimé que Desrochers fasse de même avec les sept autres récits qui demeurent, faute d'un véritable investissement littéraire, anecdotiques et superficiels.

Le recueil de Jean Marcoux souffre du même défaut. *L'homme qui souriait en dormant*, un livre publié parce qu'il a obtenu le Prix de la plume d'argent de la Fondation Angélina Berthiaume-Du-Tremblay (attribué à la première œuvre d'une personne de soixante ans et plus), est composé d'une vingtaine de textes très brefs et totalement inoffensifs. L'écriture est jolie, certes, mais les récits, qui se résument trop souvent à un mélange de tendresse, d'ironie gentille et d'humour de bon aloi, sont pour la plupart à saveur passéiste et, surtout, excessivement légers. Ainsi, Marcoux a tendance à abuser de ce procédé qui consiste à mettre en scène des animaux tout en nous faisant croire qu'il s'agit d'humains. Malheureusement, nous ne sommes désormais que trop familiers avec cette sorte d'anthropomorphisme qui ne constitue même plus une ruse littéraire.

L'homme qui souriait en dormant nous montre au fond qu'il est facile de maîtriser la structure et le mode d'emploi de la nouvelle. Cependant, il faut vite passer à une autre étape : celle du sens. C'est déjà plus compliqué.



Pierre Desrochers

Naïm Kattan